

"La Châtelaine de Liban"

Autor(en): **Benoit, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **11 (1943)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

„La Châtelaine du Liban“

par Pierre Benoit

Chers lecteurs,

Ce n'est ni d'une nouveauté ni d'un livre „curieux“ que je voudrais vous parler aujourd'hui. Au contraire, il s'agit d'un roman très connu, qui fut un grand succès lors de son apparition il y a vingt ans. L'accueil chaleureux qu'a connu ce livre s'explique facilement: Un récit d'amour passionné dans le décor extravagant de l'Orient. —

Et pourtant il m'arrive de douter par moments que l'auteur ait écrit ce livre pour nous parler de l'amour passionné d'un jeune officier colonial pour une femme étrangement séduisante? — j'ai parfois l'impression que ce roman est plutôt l'éloge saisissant d'une amitié virile.

*

J'aimerais transcrire ci-après qq. passages de la „Châtelaine du Liban“, mais craignant qu'ils ne vous paraissent trop décousus, je voudrais, en peu de mots, vous familiariser avec le contenu du livre.

... Le lieutenant Domèvre est en convalescence à Beyrouth, après avoir été blessé dans une rencontre avec une tribue insoumise. Il commence par prendre goût à la vie de cette ville magnifique et décide d'y rester, se sentant du reste fort attiré par la fille de son colonel, qui répond à ses sentiments. Son ami, le capitaine Walter, un soldat de grandes mérites, avec qui il a partagé ses 3 ans dans le „bled“, est douloureusement surpris de la décision de Domèvre d'abandonner la carrière d'officier actif pour se faire verser dans le service des renseignements. Il essaye de le ramener avec lui, lui rappelant la vie magnifique du bled; il lui parle d'autre part des officiers qui ont péri dans la vie oisive et luxueuse de Beyrouth. Puis, après une dernière explication pleine d'émotions, Walter repart seul, découragé. — Domèvre se plaît à Beyrouth, il est content dans ses nouvelles fonctions et heureux de l'approche du jour de son mariage. Mais le sort a décidé autrement. Le hasard le met en présence d'une belle femme étrange, d'une aventurière de grand style, il tombe éperduement amoureux de la comtesse d'Orlof, Châtelaine du Liban. Elle l'aime aussi, plus qu'elle n'a jamais aimé un homme. Dans les bras de la comtesse, Domèvre oublie tout, son travail et sa fiancée et plus tard, quand il s'agit de sauver la situation financière de la Châtelaine, fortement compromise par des spéculations, il va jusqu'à oublier l'honneur et le devoir. Il essaye de vendre, à l'insu de la comtesse, des secrets militaires très importants pour se procurer l'argent. Il réussit, mais l'officier adversaire, qui est prêt d'acheter le dossier, le fait tréssaillir de honte, tant il montre de mépris devant la lâcheté de Domèvre. — La veille du versement de la rançon, Domèvre, rongé de honte, poursuivi par le mépris qu'il croit lire sur tous les visages, se rend au café où avait lieu son explication avec le capitaine Walter. Il appelle une fille de l'établissement, dont son ami lui avait parlé jadis et en sa compagnie se saoule. Et puis ses nerfs trop tendus cèdent, il perd le contrôle de ses actions et tout en pleurant il parle de sa honte, de son mépris pour lui-même. La fille est épouvantée par les paroles de l'officier et gênée par les larmes qu'il verse. Alors une voix profonde la tire de l'embarras, le capitaine Walter, qui se trouve de passage à Beyrouth, a saisi son camarade et l'entraîne hors du café.

Pendant la longue crise qui a suivi ce soir épouvantable, Walter n'a pas bougé du lit de son ami, il a reçu toutes les confidences honteuses du délirant. Et seulement quand tout danger est écarté, il retourne auprès de sa troupe, laissant Domèvre aux soins d'un autre camarade, le lieutenant Roche, qui est chargé de l'aider jusqu'au jour où les médecins lui permettront d'aller rejoindre Walter dans le bled.

22 mars 1943.

C. W.

* * *

Le Capitaine Walter

— Walter t'a cherché toute la journée.

— Walter! J'ai tresailli.

— Oui, il vient d'arriver. Il part après-demain en permission par le Lotus.

Walter, mon Dieu! Le commandant de la deuxième compagnie de méharistes de Palmyre, mon plus cher ami, mon vieux camarade. Walter, trois ans de souffrances, d'enfantines joies communes, qui repassent tout à coup devant mes yeux.

Au bruit joyeux des conversations venait tout d'un coup de succéder le silence, un silence troublé seulement par le chuchotement de quelques voix qui murmuraient le nom du nouvel arrivant.

— Walter! Le capitaine Walter!

Je savais que toute l'armée du Levant connaissait la réputation de héros que s'était acquise cet homme. Mais j'étais loin de me douter que cette réputation eut pénétré jusqu'à la frivole société qui venait de lui réserver spontanément le seul hommage dont elle pût disposer, celui du silence.

Lui, il avançait, indifférent en apparence, dédaigneux. Il me semblait le retrouvant après deux mois, de ne l'avoir quitté que la veille. ciel, l'autre tenant sa cigarette, il avait sous le bras la mince badine de bambou que je ne lui ai jamais vu abandonner, même aux jours d'inspections par le généraux, même aux jours de bataille, alors que le pied nu pressant le col de son méhari, il lançait impitoyablement au plus fort de la mêlée sa bête bramante. Comme toujours il portait son képi bleu à galons d'or un peu en arrière de la tête, cette terrible tête tannée par le vent du désert, à la barbe fauve, au front embroussaillé de sourcils sous lesquels les yeux, d'un bleu pareil à la flamme de l'alcool avaient un si curieux mélange de dureté et de douceur presque naïve. Son dolman de gabardine kaki s'ouvrait sur le gilet de campagne des officiers de spahis en drap rouge, avec les petits boutons d'or en forme de boules. Son pas avait le balancement que donnent les milliers de kilomètres accomplis à dos de chameaux, à travers les steppes infinies.

Au fur et à mesure qu'il les dépassait, les groupes, derrière Walter, reprenaient leurs conversations. Et c'était maintenant son nom que j'entendais, avec une sorte d'immense orgueil, répété dans chacune d'elles.

— Qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire? demanda, avec une moue, la jolie Madame Elias, vexée de l'éclipse passagère que cet intra lui faisait subir.

— Beaucoup de choses, Madame, dit gravement un lieutenant de vaisseaux

— Mais encore ?

— Si nous sommes assis confortablement à cette terrasse, en train d'admirer votre beauté, et de deviser en buvant des choses fraîches, c'est à des hommes comme celui-là que nous le devons.

— Il paraît qu'il a horreur des femmes, dit la femme du recteur de l'université américaine.

Les officiers se mirent à rire.

— C'est peut-être une des raisons, Madame, qui lui ont permis d'avoir tant de palmes à sa croix de guerre.

J'écoutais avec une joie infinie ces voix de femmes, ces voix d'hommes, occupées il n'y avait pas dix minutes encore des pires niaiseries et qui, soudain recueillies, soudain graves, composaient maintenant le plus magnifique concert de louanges à l'adresse de mon ami

* * *

La Séparation

Soudain, Walter s'arrêta, s'accouda au parapet.

— Alors, dit-il, c'est donc vrai ? — Quoi ?

— Tu ne reviendras jamais là-bas avec nous ?

— Je suis fatigué, répondis-je. Les médecins....

Il ne m'écoutait pas. Maintenant que l'obscurité câchait ses traits, je sentais qu'il s'abandonnait tout entier à son émoi.

— Toi, rester ici, toi ? C'est impossible. Toi, à Beyrouth ! Qu'y feras-tu ?

— Ce n'est pas la besogne qui manque dans le service où je suis affecté, dis-je, un peu agacé. Et, le reste du temps, je saurai me créer des occupations. Je travaillerai pour moi. Il éclata de rire.

— Tout, je t'en prie, tout, mais pas d'hypocrisie. Tu travailleras ? Comme tu as dit cela ! Ils sont tous les mêmes. Tu travailleras, à Beyrouth ! Ou travailleras-tu ? Quand travailleras-tu ? A quoi travailleras-tu ? Tu en as connu beaucoup, dis-moi, qui ont préparé l'école de guerre ici, ou autre chose ? Tu ne sais donc pas quel est le climat, l'atmosphère de cette ville ? Ils vous brisent. Ils vous annihilent. De votre volonté ils font une sorte de charpie moite.

— Tu exagères, dis-je en riant.

— J'exagère, fit-il. Je voudrais exagérer. En attendant j'ai peur pour toi, tu m'entends.

Cette même phrase revenant deux fois, en deux jours !... Je tressaillis de façon assez désagréable.

— Je voudrais bien savoir ce que tu redoutes tant ?

Il haussa les épaules.

— Eh ! Le sais-je. Un exemple. Tu es depuis deux jours à Beyrouth. Tu as pu te rendre compte qu'il est difficile d'y vivre à moins de cent francs par jour. Ces cent francs, ces quarante mille francs par an, les as-tu ?

— Je voudrais que tu me dises, fis-je aigrement, comment font ceux de nos camarades — et ils doivent être nombreux — qui ne les ont pas.

— Tu te trompes, dit Walter qui parlait maintenant avec un calme qui me frappa. La plupart des officiers de Beyrouth ont un peu de fortune. Venus en Syrie pour faire des économies ils y mangent leurs quatre sous. Il y a ceux qui n'ont rien, je sais bien. Alors ou bien ils font des dettes, ou bien ils traînent dans leurs popotes une existence que tu ne pourras jamais supporter, je te le dis, rien que pour avoir vu, tout à l'heure, à Tabaris, la façon dont tu consultais la carte des vins.

Il réfléchit et ajouta :

— Il y a, je sais bien, une troisième catégorie, les mariés. Mais de ceux-là je ne veux pas même m'occuper.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont plus d'officier que le nom.

Je posais ma main sur son bras.

— Walter, fis-je, écoute-moi.

— Quoi ?

— Walter, je ne t'en veux de la dernière phrase que tu viens de dire. Je t'en veux d'autant moins qu'il me souvient l'avoir dite, moi aussi. Tu te rappelles, c'était à Alep. On venait précisément de nous apprendre le mariage d'un de nos camarades, Barenger. Dirais-tu aujourd'hui la même chose si on venait t'apprendre mon mariage à moi ?

— Oui, pourquoi changerais-je d'avis ?

— Parce que depuis, le capitaine Barenger est tombé en brave à l'assaut d'Aintab.

— Mourir est une chose, être officier en est une autre. Ce que j'ai dit de Barenger, je le dirai pour toi, et encore plus.

— Encore plus ?

— Oui, parce que Barenger, lui, était de la coloniale. En se mariant, il ne sacrifiait pas ce que tu sacrifierais, toi.

— Quoi, que sacrifierais-je ?

Il me prit la main et sur un ton, dont je me souviendrai toujours, ton où le reproche se mêlait à l'émotion de façon à faire surgir les plus rebelles larmes :

— Lucien, dit-il, Lucien, as-tu donc pu oublier ainsi, en si peu de jours, nos trois années de vie en commune !

Il me sentit faiblir. Il poursuivit :

— Que viens-tu de me dire ?... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'une supposition ? Te marier, c'est impossible. Un homme comme toi, comme moi, ne se marient pas. Ce n'est pas vrai ?

Je baissais la tête.

— C'est vrai, dis-je.

Il ne fit pas un geste. Je l'entendis simplement murmurer :

— Alors, je comprends, c'est fini.

— Walter, murmurais-je, Walter !

— Marié, toi, marié, dit-il.

Sa voix n'avait plus les éclats de colère de tout à l'heure. Il dit encore :

— Marié, tant que tu ne m'as pas eu dit cela, j'ai espéré. J'ai pensé que tu nous reviendrais. Maintenant, c'est fini.

Il répéta : — fini !

— Entrons là, dit Walter.

C'était bien la sixième fois que nous repassions devant les ampoules électriques de ce café-concert. Je suivis en silence mon camarade.

Une chanteuse en robe violette venait de surgir. Parmi le tohu-bohu des verres, des bouteilles, de la musique, d'une triste voix éliminée, elle détaillait son morne refrain :

Y a quelq'chose qui dure toujours, c'est l'amour, c'est l'amour. Renversé sur sa chaise, scandant les paroles de petits coups de sa badine sur le marbe de la table, Walter, maintenant fredonnait :

Y a quelq'chose qui dure toujours....

— Viens, m'écriais-je, saisi par l'horreur de la minute. Que faisons-nous ici? Allons-nous en.

Il éclata de rire.

— Eh! tu m'ennuies. Va-t'en, si tu veux. Et puis, je tiens te présenter à Maroussia. Tu sais, c'est une excellente fille. Elle va venir nous dire bonjour. Elle a fini son numéro. Les choses qu'elle nous dira nous changeront un peu, nous en avons besoin.

— Walter!

— Une excellente fille, te dis-je. De quoi te formalises-tu? Sa voix se fit âpre et profonde.

— Ces femmes là, vois-tu, ce sont nos vraies femmes à nous, les bledards. Une nuit passée auprès de l'une d'elles et nous voilà vaccinés, dégoutés pour longtemps des bêtises plus compliquées qu'on peut perpétrer auprès des animaux de leur espèce.

Y a quelq'chose qui dure toujours, c'est l'amour. Maintenant, Maroussia était assise entre nous deux. Elle était fine, avec un regard craintif et de drôles de petits cheveux roux, coupés court.

Soudain Walter poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Mon Dieu, fit-il, à cette heure, comme elle doit être belle la lune qui se lève au-dessus de Palmyre.

— Palmyre, répéta Maroussia. Mais Palmyre, c'est le désert, n'est-ce pas?

— Oui, ma petite, dit gravement Walter, c'est le désert. Elle aussi, elle avait mis ses coudes sur la table. Ses doigts disparaissaient dans ses cheveux roux. Ses yeux étaient fixes. Autours de nous, les gens étaient trop occupés du bruit qu'ils faisaient pour prêter attention à notre trio étrange.

— Ah, fit Maroussia, si j'étais libre de plaquer mon travail, moi aussi je serais heureuse de m'en aller là-bas, là-bas.

J'avais saisi le bras de Walter, je lui parlais à l'oreille.

— Veux-tu que j'envoie tout promener, lui dis-je d'une voix rauque.

Il tressaillit. Il me regarda.

— Et ton mariage?

Je baissais la tête.

Il ne faut pas parler ainsi en l'air, dit-il douloureusement. Il avait tiré sa montre.

Trois heures du matin. Assez de stupidités comme cela, allons-nous en.

(à suivre)